mentation, de l'observation et de l'empirisme, et celui-ci aura sa place en thérapeutique jusqu'à ce que la physiologie normale et la physiologie pathologique n'aient plus d'obscurités. Nous n'en sommes pas là.

Et encore, ce terme ambitieux atteint, la prescription dérivera-t-elle toujours, comme une conclusion, d'une pression physiologique ? Il est permis d'en douter.

En résumé, la thérapeutique est un art d'application qui vaut ce que valent les sciences qu'elle applique, la science des maladies comme celle des médicaments, mais qui en reste distinct ; qui profite de l'expérimentation physiologique, mais qui y ajoute son observation propre, laquelle n'est, à proprement parler, qu'une forme particulière de l'expérimentation (l'analyse y remplace le scalpel) et qui accepte l'empirisme comme une ressource, un expédient, mais non pas comme un système.

III

La thérapeutique ne peut se passer d'une méthode, elle ne peut pas se passer davantage d'une doctrine. Elle lui est aussi salutaire qu'un système lui est fatal. Une doctrine discipline l'esprit, sans l'asservir, et règle toutes ses conceptions d'après une idée génératrice ; prétend-il s'en affranchir, il tombe dans l'incohérence, se donne le change à lui-même en prenant de l'agitation pour du mouvement, n'a ni point de départ ni but et ne crée rien d'ordonné, c'est-à-dire de durable. Prétendre avancer dans une science sans mettre à sa base de forts principes, c'est se condamner par avance à la stérilité. Les

esprits superbes qui sont impatients de toute autorité et qui confondent la dépendance avec la servitude, se font volontiers gloire de tout dédain d'une doctrine, mais ils sont ramenés malgré eux, et par une pente invincible, à des affirmations doctrinales quelles qu'elles soient. Et qu'on remarque la différence entre un système et une doctrine ; on échappe, quand on a l'esprit droit, au joug du premier, on ne secoue le joug de la seconde que quand on a l'esprit, sinon faux, au moins faussé. On peut n'être en médecine ni humoriste, ni solidiste, ni chimiâtre ni animiste (je dirai plus même, on ne doit être aucune de ces choses), mais on est forcément obligé de se ranger sous la bannière de l'organicisme ou du vitalisme. Il n'y a place entre ces deux camps que pour les dévoyés de l'esprit, intéressées à abriter leur faiblesse derrière un éclectisme impossible. J'ai revendiqué les droits de l'éclectisme en matière de systèmes ; je les récuse en matière de doctrines. C'est une robe sans couture. On est organicien ou vitaliste, mais on est forcément, en dépit d'accommodements artificiels, l'une ou l'autre de ces deux choses, et ce qu'on est, il faut qu'on le dise quand on écrit un livre de philosophie médicale.

La scission n'a peut-être, à aucune époque de l'évolution de la médecine, été plus complète qu'elle ne l'est aujourd'hui entre les deux camps. Quelle est la cause de cet antagonisme ardent, aggressif, qui ne sait pas toujours se contenir ? Serait-ce que la passion de la vérité s'est réveillée dans les esprits avec une véhémence qui leur enlève la mesure et comme la possession d'eux-mêmes ? Je le voudrais, mais je n'en crois rien. Serait-ce que der-

rière la question de physiologie s'abrite une question de philosophie, question-principe s'il en fut, et que l'on sent tellement vitale qu'on ne peut l'attaquer ni la défendre sans une égale passion? J'en suis convaincu. Organiciens et vitalistes seraient plus tolérants les uns pour les autres s'ils restaient sur leur terrain concret, celui de la physiologie, et ne portaient pas perpétuellement la question sur le domaine de la métaphysique. Mais est-ce possible, et l'organicisme physiologique n'a-t-il pas contracté avec le matérialisme en psychologie (si tant est qu'il n'en est pas une émanation) une alliance aussi étroite et aussi indissoluble que celle qui lie le vitalisme au spiritualisme? et cette séparation que je demande est-elle praticable et sera-t-elle jamais pratiquée? Je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que les formes de la lutte pourraient être adoucies; que les deux doctrines, quelque antipathiques qu'elles soient l'une à l'autre, quelque irréconciliables qu'elles soient par leur nature, pourraient trouver un *modus vivendi* scientifique plus convenable que celui qui règle leurs rapports actuels, remplacer les invectives par des arguments, donner l'exemple de l'union d'une intolérance doctrinale qui est un droit, avec cette tolérance pour les personnes qui est en quelque sorte la politesse des convictions. Rivarol disait qu'on ne doit pas tirer de coups de fusil aux idées, et il exprimait ainsi, sous une forme incisive, ce que doit être la polémique quand elle a plus en vue la diffusion de la vérité que la satisfaction de passions personnelles.

Ce qui constitue l'essence même du vitalisme, c'est de considérer la vie comme une force spéciale, évoquée

à l'origine des choses, au même titre que la force physique et la force psychique; force autonome qui n'est pas et ne sera jamais réductible aux forces physico-chimiques, quelque mêlée qu'elle soit étroitement avec celles-ci par le fait même de ses rapports avec le corps, matière organisée il est vrai, mais matière qui ne diffère que par l'agencement et par les propriétés temporaires que lui donne la vie, de la matière brute d'où elle sort et à laquelle elle est destinée à revenir pour un temps. La vie est une force qui ne sortirait pas de sa virtualité sans la matière qui lui donne les occasions de se manifester; c'est un principe et non un résultat; elle préexiste aux organes et leur donne des propriétés qui ne sont pas les *propriétés générales de la matière*, mais bien des propriétés spéciales aux êtres vivants, et qui sont prêtées à la matière organisée pour un temps déterminé que des conditions de milieu prolongent ou raccourcissent. Cette force est partout, mais elle a un centre qui consomme l'unité organique et fait, des mille activités organiques et cellulaires, quelque chose de soumis, d'une manière inconsciente, mais réelle, à un plan préétabli, et travaillant à un but commun.

L'organicisme au contraire (et je parle non-seulement de l'organicisme ancien, mais de son incarnation contemporaine, le *cellularisme*, qu'on me permette ce mot) voit, dans l'économie animale, des activités isolées, une sorte de polypier, d'agglomération vivante dont la cellule est l'élément; élément qui est partout et n'a de centre nulle part, qui vit pour lui, égoïstement, de sa part de suc nutritif, sans plus s'occuper du salut commun con-

fié au hasard d'opérations innombrables et isolées les unes des autres. Ici la vie n'est plus un principe, elle est une manifestation de l'activité spontanée de la matière, et la biologie devient un chapitre de la physique générale ; les propriétés vivantes ne sont que des transformations si ce n'est des manifestations d'une force unique, le mouvement, et les sciences naturelles, comme le dit M. Helmholtz, sont appelées « à se résoudre dans la mécanique. » La vie est donc en corrélation avec les forces physiques, et le temps n'est pas loin sans doute où on pourra calculer l'équivalent mécanique de la pensée ou de l'émotion, les forces psychiques elles-mêmes devant être englobées plus tard dans cette unification de toutes les forces en une seule, etc.

Tous les organicistes ne vont sans doute pas jusque-là ; mais ceux qui s'arrêtent en chemin et résistent à l'irrésistible logique de la doctrine sont des timorés ou des inconséquents avec lesquels la critique n'a pas à compter.

En résumé, la vie est un résultat de l'activité de la matière organisée ; ses propriétés ne sont que des formes de la force unique qui anime la matière brute ; ses rouages sont des activités isolées, sans lien, sans unité, et de leur fonctionnement résulte la vie générale de l'organisme, laquelle n'est qu'une collectivité de vies cellulaires. Voilà, si je ne me trompe, le programme complet et indivisible.

Or, pour nous autres vitalistes, la vie est toute autre chose ; elle est la spontanéité, l'autonomie et l'unité : la spontanéité en tant que force ; l'autonomie en tant qu'indépendance ; l'unité en tant que subordination des plus

imperceptibles parties de l'organisme à un plan et à des lois qu'elles exécutent sans les comprendre. Il y a donc pour les vitalistes un centre coordonnateur de toutes ces activités isolées, où réside la force qui les a allumées, qui les entretient, qui en règle le rhythme, qui tend à les régulariser quand elles sont troublées par l'état de maladie, force qui a primordialement construit les premiers linéaments de l'organisme, force qui l'entretient et l'achève, force qui le conserve en le défendant contre le désordre. Or, cette force, dont toute localisation précise est impossible, c'est la vie elle-même en laquelle se centralisent, pour y atteindre leur but, les propriétés vivantes de tous les éléments organiques, propriétés qui peuvent lui survivre un certain temps, mais qui s'épuisent parce qu'elles sont isolées de leur source et de leur centre. Un tissu est séparé de la confédération organique ; des échanges nutritifs peuvent s'y continuer quelque temps ; des frémissements musculaires s'y constatent ; il est encore *animé*, mais il ne *vit* plus, parce que ses actes sont isolés, sans but d'ensemble et d'unité. Or, ce qu'une mutilation matérielle produit, la pensée le réalise métaphysiquement pour les éléments de l'organisme quand elle prétend concevoir leur activité utile en dehors d'un centre coordonnateur. C'est ce que ne veulent pas voir les physiologistes allemands et tous ceux qu'une *germanomanie* véritable a fait, depuis vingt ans, graviter dans leur orbite scientifique, et qui, abdiquant ces grandes vues d'ensemble qui sont les vrais horizons de la médecine, ont pris, à ne voir que les infiniment petits, une sorte de myopie biologique et (si j'osais, en un pareil sujet, faire intervenir